

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert DURUZ

A mon ami B. M. Royale Abbaye
St-Maurice / Solandieu

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 356-358

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

A MON AMI B. M.

ROYALE ABBAYE

ST-MAURICE

Bien cher Ami,

Il y a déjà quelques années, par un beau jour de mai, un jeune homme se présentait à la porte de mon bureau et demandait à me causer. Il avait le teint frais et rose des robustes adolescents, un visage souriant, des yeux bleus comme le ciel et doux comme l'azur ; sa démarche décelait le montagnard de bonne souche et bien élevé. Il portait en sautoir le beau ruban tricolore des Etudiants Suisses et sur son chef d'une blondeur de blé mûr la jolie casquette bleu-pâle des collégiens Valaisans. Ce charmant jeune homme c'était vous, n'en déplaise à votre exquise modestie !

La Renommée, parfois aussi aveugle que la Fortune, avait daigné vous apprendre mon nom et vous veniez m'apporter, avec une grâce naïve et charmante, votre tribut d'hommages.

Vous vous souviendrez peut-être du très vif plaisir que me fit votre aimable visite.

J'étais encore relativement jeune, j'avais la tête fraîche et le cœur léger, bien qu'une insurmontable mélancolie vint quelquefois y jeter le trouble et la langueur.

Nos cœurs s'étaient devinés, nos caractères se plurent, nous devînmes de bons amis.

Un jour, c'était à l'entrée de l'automne, le ciel était gris, l'air humide, la nature endeillée, au loin, à travers ma fenêtre, je vous vis arriver, la tête un peu basse, un petit paquet sous le bras. Je m'élançai à votre rencontre, tout anxieux.

J'avais eu le pressentiment qu'une déception m'attendait ; les âmes ont des affinités touchantes. Je ne m'étais

pas trompé, hélas ! Vous veniez m'annoncer votre départ pour le Noviciat et votre absence de quatre ans qui en résulterait.

Ce fut un rude coup porté à ma jalouse et ombreuse amitié ! — D'un trait, je voyais un abîme s'ouvrir entre votre départ et votre retour ; le gai collégien allait disparaître pour faire place à un diacre onctueux et austère ; adieu les joyeux tête-à-tête sous les tonnelles, où, en partageant le verre de l'amitié, nous voyions miroiter l'avenir à travers le prisme de nos illusions ! — Ce départ fut pour moi un événement douloureux, presque un effondrement.

.....Quatre ans passèrent.

Par un beau jour de l'été dernier, un jeune séminariste à la démarche humble frappait à ma porte. Son visage un peu pâle et amaigri accusait la rigoureuse observance de la discipline claustrale ; ses yeux, légèrement bistrés, portaient le sceau des longues veillées studieuses ; tout l'ensemble de sa digne personne respirait la douceur grave et l'angélique paix. Ce novice, cher ami, vous l'avez reconnu, c'était vous ! ma joie fut grande ; je faillis en pleurer.

Quatre ans avaient changé bien des choses ! Ils avaient creusé de profonds sillons dans mon cœur et sur mon front, ils avaient établi entre nous la distance sociale qui sépare le laïque du religieux, et resserré les liens qui unissent le prêtre au fidèle ; ces quatre ans nous avaient bien mûris, ils avaient moissonné quelques unes de nos meilleures illusions et semé sur mes tempes trop de fils d'argent pour ne pas jeter quelque froid sur mon enthousiasme d'antan et un peu d'ombre dans mon âme.

Ce revoir, après la longue étape parcourue à travers des chemins si différents, ne devait pas être banal. Vos quatre ans de noviciat vous avaient dignement

préparé à la lutte de la vie, avec cette ardeur et cette force que donnent la prière et la pratique de la vertu ; nos quatre ans de lutte avaient été pour moi toute une révélation du monde, de ses pièges et de ses noirceurs.

J'avais beaucoup souffert, vous aviez longuement médité.

Nous avions beaucoup à nous dire.

Mais l'heure n'était point aux confidences amères.

Nous parlâmes surtout du bon passé, de nos chers « Echos » qui furent le phalanstère hospitalier où nous nous rencontrâmes pour la première fois et où nous devions nous retrouver

Noël, cette fête des âmes par excellence, m'a paru tout spécialement désigné pour consacrer, dans le cénacle qui vit naître notre fidèle amitié, l'indissoluble lien qui relie nos deux cœurs.

Dans cette soirée à jamais mémorable qui s'approche, si pleine de douces promesses pour le vrai chrétien, et qui évoque dans mon âme attendrie tant d'heureux ou d'amers souvenirs, je serai près de vous ; quand l'airain sacré, de sa voix harmonieuse et grave annoncera aux fidèles transportés la naissance du Sauveur, je mêlerai ma voix à la vôtre pour chanter, le cœur rempli d'allégresse :

Hosanna ! au plus haut des Cieux !

Votre tout affectionné :

SOLANDIEu